

ce monde le plus grand bonheur de l'homme. Tout en demandant pardon au lecteur de cette dissertation, je leur laisserai connaître l'idée de Cicéron sur le luxe.

“ C'est dans les villes que se crée le luxe, il produit la cupidité, la cupidité fait naître l'audace. De là toutes espèces de crimes qui ne peuvent prendre origine dans les habitudes sobres et laborieuses de la vie agricole. L'agriculture enseigne l'économie, le travail et la justice.”

Allons, messieurs les citoyens, qui regardez d'un air de mépris le courageux cultivateur parcequ'il porte une étoffe qu'il a le mérite d'avoir fait lui-même, voyez-vous quelle opinion avait le grand orateur romain du luxe.

La Chine et l'Inde que l'Europe surpasse aujourd'hui à tant d'égards, ces pays si remarquables par une civilisation très ancienne, doivent principalement leur antique puissance aux ouvrages que leurs souverains ont établis, en vue de favoriser l'agriculture.

#### L'agriculture ancienne.

Ces hommes que vous voyez courbés sur “ la terre, travaillent, sèment et récoltent pour nous, disait à son fils, dans une de ses visites Hong-Von, vainqueur des Tartares, en 1368 ! comme eux j'ai été laboureur ; ayez donc pitié du peuple.” Ainsi protégée, l'agriculture est arrivée en Chine, depuis plusieurs siècles, au plus haut degré de perfection.

Des principes et des mœurs analogues existèrent parmi les Perses, au temps de leur prospérité. Les Rois, à certains jours de l'année, mangeaient avec les cultivateurs et leur donnaient l'exemple de l'ouvrage manuel.

Arristide s'acquitt de la gloire en faisant revivre les lois de Solon, protectrice de l'agriculture. La prééminence accordée dans toutes les républiques à la profession du cultivateur sur celle d'artisan, et la nécessité de cette prééminence fut proclamée par les plus célèbres philosophes du temps : Socrate, Platon, Aristote et Xénophon.

Si nous passons à Rome, voici ce que nous apprend Eliné, des encouragements accordés à l'agriculture. “ La distinction et les rangs de citoyens, dit ce dernier, se tiraient de l'agriculture, les tribus les plus honorables étaient les tribus rurales, composées des citoyens possesseurs de terres ; les tribus urbaines, dans lesquelles il était infamant d'être transférée, étaient méprisées.”

Que nous sommes loin de ce bon temps où tout le monde, sans distinction aucune, comprenait que l'agriculture doit être la première des professions et la regardait comme telle !

Lorsque Régulus commandait les armées romaines contre les Carthaginois, le Sénat dut prolonger son consu-

lat, afin qu'il pût terminer la guerre. Le grand citoyen fait remarquer que ses terres souffriraient beaucoup de son absence, et demande la permission de retourner chez lui, le sénat refuse et décide que le champ du consul sera cultivé au frais de l'Etat.

Avec une telle protection, l'agriculture romaine parvint au plus haut degré de perfection.

“ C'est ainsi, s'écrie Virgile, que la forte Etrurie a pris croissance ; c'est ainsi que Rome est devenue la reine des cités, embrassant les sept collines dans son enceinte immense.”

“ Mais peu à peu les pères de famille, dit Varron, abandonnant la charrue, se glissèrent à la ville, et aimèrent mieux agiter leurs bras au théâtre ou au cirque que dans les champs et dans les vignes.” Bientôt après, les guerres civiles s'allumèrent, la liberté s'éteignit : et la campagne de Rome commença à devenir ce qu'elle est encore de nos jours, un triste et morne désert.

Je n'ajouterai qu'un mot et ce sera sur les rapports intimes qui existent entre la religion véritable et l'agriculture.

L'agriculture satisfait avec abondance à tous nos besoins réels, et s'oppose à l'invasion de ces besoins factices qui, loin des champs appauvrissent souvent l'opulence ; elle détourne l'ennui par la variété des occupations, elle amortit les passions par la fatigue corporelle ; elle nourrit le sentiment religieux par le spectacle continuel des œuvres de la création. Notre sort dépend tellement d'elle qu'un des principaux caractères de la vraie religion est de nous porter mieux qu'aucune autre à la vie des champs. Dépendant de Dieu et de ses bras, plus que des hommes, l'agriculteur jouit de la plus grande liberté possible. Rarement les pertes qu'il éprouve compromettent sa fortune, car il y reconnaît l'effet directe des causes supérieures avec lesquelles il ne peut lutter ; elles ne font pas naître dans son âme ces chagrins amers auxquels il serait exposé dans d'autres carrières par suite de l'injustice ou de l'ingratitude des hommes. Au cultivateur plus qu'à tous, les douceurs de la propriété sont connues : jouissant du passé par le souvenir de ses travaux, du présent par la vue des progrès qu'il a obtenus, de l'avenir par l'espérance, tout l'intéresse, tout le charme dans son empire ; et comme le dit Olivier de Serres “ il en vient à trouver son logis plus agréable, son pain meilleur et sa femme plus belle que ceux d'autrui.”

UN ABONNÉ.

Quand poule parle le coq se tait.  
Ce que pontin prend en jeunesse  
Il le continue en vieillesse.

Il ne faut pas apprendre au poisson à nager.  
Être heureux comme le poisson dans l'eau.  
Il n'est ni chair ni poisson.

## BASSE-COUR.

### La spéculation de la volaille.

Il est un préjugé très-vivace chez tous les agriculteurs, amateurs ou débutants, et que malheureusement jusqu'ici la presse agricole a sans cesse encouragé, c'est celui que j'appellerai *le préjugé du Poulailler*.

Une poule, dit-on, fait 120 œufs par an, du prix de 6 francs, cette poule vaut 2 francs, c'est donc un placement de 300 pour 100.

Si une poule, continue-t-on, fournit un revenu de 6 francs, 500 poules rapporteront 3,000 francs, donc... on comprend le reste de la phrase.

Et pourtant, si l'on comptait bien, l'on reconnaîtrait que personne n'a fait de belles affaires avec un grand poulailler ; du reste, un peu de réflexion suffit pour se convaincre qu'il en doit être ainsi.

Le prix des produits de la volaille est fait naturellement par les producteurs les plus nombreux, c'est-à-dire les petits cultivateurs. Eux doivent gagner, car leur spéculation doit être lucrative comme toute spéculation généralement faite. C'est en ajoutant à leur frais un bénéfice raisonnable qu'ils arrivent à établir le prix de leurs produits et c'est ce prix qui est le prix du marché, car ils fournissent les 999/1000es des volailles vendues ou de leurs produits accessoires.

Quels sont les frais qui grèvent leur production ? Presque rien. Dans une exploitation rurale, un petit troupeau de poules se nourrit dehors presque toute l'année sur le tas de fumier, avec les herbes qui environnent la ferme ; l'hiver, il faut un supplément de nourriture, mais on a les *grapiers* du blé qui ne peuvent se vendre et qui suffisent, avec les balayures de la cuisine et autres produits sans valeur, à les alimenter pendant les quatre ou cinq mois de la mauvaise saison.

On conçoit qu'en pareilles condition le poulailler puisse être une excellente spéculation. Mais si, au lieu de laisser vivre la volaille à l'aventure, on en a une telle quantité qu'on est obligé de la nourrir de grains, c'est toute autre chose.

Vous êtes obligé d'acheter des grains—forme de nourriture coûteuse—pour fabriquer une viande qui ne vaut pas plus de 7 centins la livre vivant, pris à la ferme.

M. Alibert, dans ses *Recherches expérimentales sur l'alimentation et la respiration des animaux* a mis ce fait en lumière d'une façon indiscutable. Il a constaté que pour faire 1 livre de viande de poule valant de 7 centins ou son équivalent, 1 livre d'œufs—soit 16 à 20 œufs—valant 1 fr. environ, 1